

JAZZ AU TRAVERS ¹

André Sempoux

Après trente ans, faire irruption dans une vie qui ne m'appartenait plus... J'ai failli en perdre la tête.

Un rêve m'avait ramené à un épisode oblitéré de ma jeunesse. Je me trouvais au Skansen, parlant à un ours pataud et tendre que je traitais de vieux comédien. Je me tournai vers ma compagne, compris soudain que j'étais seul dans le grand musée de plein air et fus pris d'une angoisse telle que je m'éveillai en disant : – Jennifer. J'étais tout à fait conscient, électrisé même par la précision du souvenir, quand j'ajoutai à haute voix – Il n'est pas possible que je meure sans t'avoir revue.

Je me mis presque aussitôt, sans succès, à chercher à travers Bruxelles les traces d'un passage qui s'y prolongeait peut-être. Dans une ville comme la nôtre, on se côtoie parfois en aveugles pendant un demi-siècle.

Au Conservatoire, où Jennifer était inscrite à l'époque de notre rencontre, le secrétaire me regarda d'un air amusé et me répondit qu'il gardait seulement les dossiers des virtuoses. La petite maison qu'elle habitait avec son père, secrétaire d'ambassade, avait déjà eu plusieurs autres occupants. La visite me permit au moins de pousser la porte du garage où, les samedis soir de l'hiver 63, cinq ou six couples d'amis avaient dansé sur notre musique. – Jennifer Lee au saxophone, aboyais-je à l'approche de l'aube, quand les casiers de bière étaient vides. – Et son jules à la batterie, poursuivait-elle, tout enflammée d'avoir été réunie à moi par les arabesques du jeu. Je me défoulais sur les percussions après une semaine passée dans les amphis de l'école de journalisme. Mais pour Jennifer c'était déjà à la vie à la mort, elle ne se séparait jamais de la créature scintillante qui se lovait entre sa bouche et ses doigts dès qu'une occasion se présentait, soirée d'étudiants ou promenade au bois.

¹ In : André Sempoux, *Passé Simple*, éd. Luce Wilquin, 2014, p. 23-29.

Après les examens de juin, nous partîmes pour Copenhague et Stockholm. Je ne me souviens plus vraiment de la raison de ce choix, il me semble que nous obéissions à une injonction de Sartre : ne plus voyager en historiens, aller à la rencontre des gens, découvrir le socialisme nordique, quelque chose de ce genre.

La capitale suédoise nous réserva la surprise d'une auberge de jeunesse sur un voilier. Notre gîte amarré à un quai tranquille sous les tilleuls, les heures si douces de l'après-midi dans la cabine aux senteurs de bois et de mer, tout était vraiment cosy – nous faisons un usage intime de ce mot qui nous avait fait rire dans la bouche d'un camarade de cours. Mais nous avons mal mesuré nos possibilités financières, les *couronnes* nous glissaient entre les doigts et Jennifer, attristée par la perspective d'un retour en catastrophe, imposa une solution qui me déplut presque tout de suite. Après une dernière longue journée de lumière, je me retrouvai dans Kungsträtgården, à dix mètres de ma valeureuse compagne qui jouait du saxo. Un cercle de jeunes s'était bien vite formé autour d'elle ; quelques-uns, assis par terre, battaient des mains, d'autres dansaient. La musicienne avait mis à ses pieds ma casquette d'étudiant et la quête fut bonne ; elle nous permit de faire un vrai repas, le premier depuis plusieurs jours, mais je regardais avec rancune le petit démon de métal qui nous avait été si utile.

Le succès mit Jennifer dans une joie que je ne lui avais jamais connue. Le lendemain, tard dans la nuit, elle voulut que nous nous mêlions à un groupe d'adolescents en costumes de théâtre qui nous entraîna par la « venelle aux oies » jusque sur la Grand-Place. Pour un peu elle aurait pris la tête de la farandole, comme Sidney Bechet dans les rues de Juan après ses concerts. Je pense que seule la retint ma mauvaise humeur grandissante.

Après tout, ma compagne faisait le métier qu'elle aimait et le faisait pour nous ; elle avait droit à une explication et aurait mis toute sa tendresse, ensuite, à se faire pardonner. Mais je ne lui laissai aucune chance et repris le train seul.

Le mot n'appartenait pas à notre vocabulaire, la conscience de ma trahison n'était née que bien tard. Mais je vivais avec moins de plaisir, depuis mon rêve, les occasions prévisibles de la réalité. Un soir, rentré du journal publicitaire à grand tirage où j'étais chargé

de l'immobilier, je mangeais devant la télé en zappant. Tout à coup j'en ai eu assez, j'ai arrêté ce cirque et allumé la radio. Une vague de bonheur m'a envahi avec le velouté aigre d'un air de jazz.

Ce bonheur avait un nom. Le présentateur l'a dit : – Nous retrouverons Jennifer Lee sur Radio Une après les infos d'onze heures. À ce moment, l'écoute s'est brouillée. J'ai eu beau faire glisser le curseur de gauche à droite et de droite à gauche ; toutes les langues, toutes les musiques alternaient, se mêlaient, luttaient contre des craquements de tempête. La terre entière jetait ses bruits, ses discours et ses chants dans la bataille contre la petite voix revenue ; à minuit le calme se fit, trop tard.

La Cité de la Radio ne me passa la programmation qu'en début d'après-midi : le concert avait été transmis à partir du *Travers*, où la musicienne se produisait le soir à dix heures. J'en trouvai la confirmation dans l'agenda des spectacles, puis sur l'ardoise qui servait d'affiche au modeste temple du jazz de notre ville (dans cette rue ne vibre plus aujourd'hui qu'une lointaine musique anatolienne).

Lorsque les projecteurs rouges et bleus s'allumèrent, j'étais depuis longtemps assis au premier rang. Je sentis la sueur ruisseler dans mon dos à voir une queue de cheval s'emparer de la batterie. Et Jennifer entra, avec ses yeux qui riaient, ses cheveux coupés court et les taches de rousseur de ses pommettes. D'une main elle tenait son saxophone, de l'autre le verre de bière qu'elle posait toujours à ses pieds avant de jouer. Elle portait sa chemise d'homme à carreaux orange et un pantalon délavé. C'était elle à vingt ans, et j'étais vieux.

J'atteignis l'entracte tremblant de froid ; je le traversai en fixant un miroir craquelé qui ne renvoyait pas mon image. Puis la musique reprit, notre musique me sembla-t-il, malgré les grands silences qui se faisaient en moi et des éblouissements. Quand une phrase difficile atteignait son sommet, je voyais des mains applaudir. Mais je n'entendais rien.

La nuit suivante, je trouvai la force de lui parler. Je l'avais attendue à la sortie du concert. La salle s'était à peine vidée qu'elle arriva, suivie du percussionniste. Je glissai très vite que je

l'attendrais à partir de midi chez Nicolas, une adresse qu'elle avait aimée.

Il ne devait pas y avoir alors beaucoup de bistrot où un homme d'âge mûr pût se trouver à l'aise avec une toute jeune fille portant un saxophone en bandoulière et prise de grands fous rires au milieu d'une conversation faite de regards plus que de mots. Moi, du moins, je ne connaissais que celui-là. On s'y sentait toujours un peu en vacances : des photographies de plages tropicales trouaient les murs couleur bonbon et de gigantesques pales brassaient, même en hiver, la fumée des cigarettes. Mais c'était fin avril. Une clientèle bigarrée se répandait déjà sur la terrasse : élèves des écoles voisines, fonctionnaires européens cherchant aventure.

Trois jours, et sans réussir à parler de nous... Les waouh ! de Jennifer et son avidité devant les grillades coupaient court aux questions que j'avais préparées pendant mes nuits d'insomnie. Un midi, des étudiants reconnurent la musicienne et, aussi simplement qu'autrefois, elle accepta de jouer dans le grand soleil qui faisait étinceler le cuivre. En général, au dessert elle disait : – Il faut que j'aïlle à ma répétition, me donnait gentiment ses lèvres et s'encourait. Le troisième jour, elle murmura – Nous partons pour Berlin après le concert, et quand je voulus l'embrasser, elle fit signe que non, avec douceur.

La gare était un bloc de nuit. Le train arriva en silence, secouant un instant derrière leurs fenêtres irrégulièrement éclairées les passagers assoupis. Avec de lourdes valises, les deux musiciens débouchèrent d'un passage souterrain. Quand ils eurent trouvé place, Jennifer baissa la vitre du compartiment. Je crus qu'elle me cherchait et sortis de l'ombre. Mais elle me regarda avec une si grande tristesse que je finis par détourner les yeux. Il n'y avait plus, au moment où je me repris, que des éclats de lumière en fuite sur les rails.